

La norme en santé mentale

Retour sur les profondes racines d'un débat actuel avec G. Canguilhem

Nicolas Marquis
Unité de Sociologie et Anthropologie
Université catholique de Louvain

1. Introduction

Peu de questions sont aussi débattues que celle de la norme dans le domaine de la santé, et particulièrement dans celui de la santé mentale. Et sans aucun doute, cela est une très bonne chose, tant les enjeux sont importants. On a cependant parfois l'impression que certains débats de fond resurgissent périodiquement à ce propos, mais sans occasionner de réelles avancées, par exemple en ce qui concerne les dissensions entre tenants des thérapies cognitivo-comportementales et sympathisants de l'approche analytique. Dès lors, une mise en perspective de ces débats peut être utile pour garder à l'esprit les contenus des désaccords fondamentaux qui structurent aujourd'hui le paysage clivé qu'offre à voir la discipline psychologique.

Les pages qui suivent ont été produites à partir de plusieurs fragments, originaires de plusieurs moments du parcours intellectuel de Georges Canguilhem, philosophe et épistémologue français (1904-1995) qui s'est intéressé à la question de la norme et de sa production dans les sciences du vivant. Le texte sans doute phare à l'égard de la conception de la psychologie telle que conçue par l'auteur est évidemment « Qu'est-ce la psychologie ? », texte qui, replacé dans son contexte, paraît relativement pamphlétaire et dont les termes résonnent encore de manière inquiétante près de 50 ans plus tard. En effet, à la lecture de cette retranscription d'une conférence publiée pour la première fois en 1958, on ne peut pas manquer de s'arrêter sur la phrase assassine qui qualifie la psychologie : « Philosophie sans rigueur, parce qu'éclectique sous prétexte d'objectivité ; éthique sans exigence, parce qu'associant des expériences éthologiques elle-même sans critique, celle du confesseur, des éducateurs, du chef, du juge, etc. ; médecine sans contrôle, puisque des trois sortes de maladies les plus inintelligibles et les moins curables, maladie de la peau, maladie des nerfs, et maladies mentales, l'étude et le traitement des deux dernières ont fourni de toujours à la psychologie des observations et des hypothèses. » (Canguilhem, 1958 : 366).

Il importe donc de comprendre pourquoi cette dénonciation relativement rude de la psychologie, et ce que l'auteur place sous ce terme. Canguilhem a en effet toujours eu un rapport assez ambivalent à la psychologie, ou plutôt à la dimension psychologique. Dans un premier temps, nous verrons ce qu'il en est de la place spécifique qu'il lui décerne, pour ensuite dans un deuxième temps de tenter de comprendre les griefs qu'il développe à son encontre. Cette mise en perspective historique à travers un débat d'idées vieux d'un demi-siècle pourra nous aider d'une part à relativiser le caractère prétendument nouveau des structures de positionnements dans le « champ psy », et d'autre part, pourra nous permettre de mieux saisir la belle oxymore que constitue la question de la norme en santé mentale.

2. La place de la psychologie

Canguilhem fait déjà mention de la psychologie dans la deuxième partie de sa thèse, son livre-phare, « Le normal et le pathologique », défendu en 1943. La question qu'il s'y pose est de savoir si oui ou non, il peut exister une science du normal et du pathologique. Dans son introduction, il note relativement vite qu'il « est intéressant de remarquer que les psychiatres contemporains ont opéré dans leur propre discipline une rectification et une mise au point des concepts de normal et de pathologique, dont il n'apparaît pas que les médecins et physiologistes se soient bien souciés de tirer une leçon en ce qui les concerne. Peut-être faut-il en chercher la raison dans la relation habituellement plus étroite de la psychiatrie avec la philosophie par l'intermédiaire de la psychologie. » (Canguilhem, 2005 : 69). Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce propos ne cadre nullement avec la citation retranscrite en introduction, où au contraire, la psychologie était qualifiée de philosophie sans rigueur parce qu'éclectique sous prétexte d'objectivité. Tentons de voir ce qui sépare ces deux moments.

L'étude des faits psychiques a donc effectivement ceci d'intéressant pour Canguilhem en 1943 qu'elle a toujours une longueur d'avance en ce qui concerne la définition du normal qu'elle entretient et qu'elle utilise dans sa pratique. En effet, et c'est un point qui est également discuté par Foucault (1961) dans *L'histoire de la folie à l'âge classique* et par Gauchet et Swain (1980) dans *La pratique de l'esprit humain*, les psychiatres ont toujours eu affaire de manière très directe à la question de l'altérité : le fou fut celui que l'on ne peut pas comprendre, celui sur lequel aucune prise n'est possible. Gauchet et Swain montreront d'ailleurs à cet égard comment l'institution asilaire de Pinel et Esquirol est sous-tendue par une conception novatrice du fou, non plus comme totalement autre, mais bien comme un être à l'intérieur duquel un fond de raison, de commune humanité subsiste toujours et sur lequel il est possible d'agir. Par rapport à Foucault, et le point est d'importance pour la suite, un des buts de cet ouvrage est de montrer que le changement de conception quant au fou est préalable à la mise en place de nouveau traitement (l'asile), et non pas l'inverse¹.

La question de l'altérité se pose donc de manière beaucoup plus frontale en psychologie, puisqu'elle influence également la compréhension que l'on peut avoir d'autrui (sommes-nous du même monde ?). La question de savoir si l'on peut oui ou non utiliser des données issues de la psychopathologie pour aider à démêler l'écheveau du normal se pose donc ici avec une acuité accrue. Pour asseoir cette vision, Canguilhem reprend à cet égard à D. Lagache l'idée que la pathologie en psychologie n'est jamais le symétrique inverse de ce que devrait être l'organisation normale du psychisme : entre les deux pôles, il ne s'agit ni de variations simplement quantitatives, ni d'une dichotomie binaire qualitative. La conclusion que certains auteurs, pour la plupart issus de la psychanalyse ou de la psychologie clinique tirent de cette mise en rapport du normal et du pathologique – à savoir le fait qu'en ce qui concerne le psychisme, la norme est surtout individuelle en rapport avec un milieu² –, va être utile à Canguilhem pour combattre le positivisme, voire le scientisme régnant en médecine. En effet, il va tout simplement procéder à une translation de la définition du normal issu de la

¹ Cf. la sombre histoire de première et deuxième édition de la thèse d'Esquirol relatée dans Gauchet, 2003.

² . Henri Ey disait à ce sujet : « le normal n'est pas une moyenne corrélative à un concept social, ce n'est pas un jugement de réalité, c'est un jugement de valeur, c'est une notion limite qui définit le maximum de capacité psychique d'un être. Il n'y a pas de limite supérieure de la normalité ». Remplacez psychique par physique, et vous aurez la définition de la santé tel que Canguilhem la conçoit. (repris dans Canguilhem, 2005)

psychologie – normal en tant que norme individuelle d'adaptation au milieu – pour l'appliquer au rapport entre normal et pathologique du point de vue somatique.

La conséquence principale au niveau de la pratique médicale en est que, pour lui, le patient possède un rôle capital dans la définition de ce qu'est être normal, être en bonne santé : « redevenir normal, pour un homme dont l'avenir est presque toujours imaginé à partir de l'expérience passée, c'est reprendre une activité interrompue, ou du moins une activité jugée équivalente d'après les goûts individuels ou les valeurs sociales du milieu » (Canguilhem, 2005 : 72-73). Ceci corrobore tout à fait sa définition de la santé, reprise à Leriche comme étant la vie dans le silence des organes, c'est-à-dire la capacité à se relever et à se réadapter suffisamment dans le milieu social ou naturel dans lequel on se trouve. Qu'est-ce que donc que la santé de quelqu'un qui est atteint d'un cancer du poumon mais qui ne s'en rend pas compte jusqu'à sa mort ? Qu'est-ce que donc qu'une invalidité qui ne crée pas une déchéance ? L'empirie, la norme individuelle du rapport suffisamment bon avec le milieu, est à cet égard pour Canguilhem la seule réponse qui vaille. Et dans la pratique, cela se passe généralement de la sorte : « le médecin praticien se contente assez souvent de s'accorder avec ses malades pour définir selon leur norme individuelle le normal et l'anormal, sauf bien entendue méconnaissance grossière de leur part des conditions anatomo-physiologiques minimales de la vie végétative ou de la vie animale » (2005 : 74).

La psychologie lui sert donc d'exemple idéal-typique, « préfiguratif », pour montrer que dans le domaine de la santé, qu'elle soit mentale ou physique, c'est la norme individuelle qui prime, plutôt que la norme statistique. Mais derrière cette norme individuelle, on se rend évidemment bien compte que c'est le milieu social et naturel qui tire les ficelles, puisque c'est à lui qu'il faut s'adapter³, et que, dans un sens, la pathologie n'est que l'incapacité à s'adapter à un milieu. On verra que la problématisation de la notion de milieu remet fortement en cause l'angélisme de l'idée de norme individuelle d'adaptation.

De plus, il est clair pour Canguilhem que les médecins se désintéressent des questions qui touchent à la normativité de leurs pratiques, c'est-à-dire qu'ils font peu de cas des philosophies ou anthropologies qui sous-tendent ces dernières. Tel que le comprend l'auteur, ils interprètent leur tâche comme la simple mise en exergue des phénomènes vitaux minimaux sans se soucier des valeurs (vie longue, force, reproduction, résistance à la fatigue, productivité, etc.) qu'ils colportent ce faisant. Pour le médecin, guérir, c'est effectivement ramener à une norme, mais à une norme qu'il croit descriptive, dans la mesure où elle constitue une valeur statistique importante. C'est cet objectivisme que Canguilhem critique, en montrant à la fin de l'introduction à la deuxième partie de sa thèse, que la norme est aussi idéale, et que dans ce cas, la médecine ne peut pas ne pas jouer avec la norme au sens normatif du mot. De son côté, la psychologie aurait pris conscience de l'inanité, voire de la dangerosité de considérer la norme uniquement sur son volet statistique : elle n'est jamais uniquement la plus grande fréquence dans un ensemble de possibles. Cette approche aurait, dès ses débuts, entretenu des relations serrées avec la philosophie, s'autorisant à percevoir les valeurs qui sous-tendent sa pratique.

2. Les dérives de la psychologie

³ Ce qui fournira la base de la controverse qui a donné naissance à l'antipsychiatrie comme on le verra plus bas.

C'est le caractère visionnaire de la psychologie qui va être battu en brèche dans la conférence intitulée « Qu'est-ce que la psychologie ? ». Toute l'argumentation de Canguilhem a pour but de démontrer la pertinence, voire la nécessité urgente de cette question qu'il désire poser de la manière la plus naïve possible. Car pour se constituer en discipline, encore faut-il savoir de quoi parle-t-on sous couvert du terme « psychologie ». En fait, ce texte se veut être une réponse, ou plutôt un avertissement par rapport à la volonté du professeur Lagache (1949) d'unifier les différentes sous-branches de la psychologie sous une seule et même bannière, la « théorie générale de la conduite ». Canguilhem, par un travail minutieux de reconstitution de la genèse des idées et disciplines désire tempérer fortement cette ardeur. Il part en effet du constat qu'a priori, rien ne peut définir « la » psychologie. Elle ne trouve pas plus une certaine unité dans son objet (certains étudient les animaux, d'autres les hommes), que dans une méthode (faisant référence au clivage entre psychologie clinique et expérimentale⁴). L'opinion de Canguilhem se démarque déjà à ce stade : pas de rapprochement possible entre une psychologie expérimentale, caractérisée par sa méthode, et une psychologie clinique (parfois d'obédience psychanalytique) caractérisée par son objet d'étude : l'homme.

C'est donc dans l'histoire de la psychologie que Canguilhem va chercher l'unité d'un projet. Inévitablement, il va mettre cette genèse en rapport avec des orientations philosophiques, qui soutiennent nécessairement (elles ne peuvent pas ne pas le faire) les conceptions psychologiques. Quoi de plus normal, puisque c'est avec cet argument qu'il présente la psychologie comme ayant une longueur d'avance dans la définition de ce qu'est la normalité par rapport à la médecine, ce que d'aucuns qualifieraient aujourd'hui en termes de réflexivité accrue de la pratique. Nous allons passer rapidement sur ce portrait esquissé par Canguilhem. Il distingue trois périodes, ou plutôt trois strates à ce que fut et ce qu'est la psychologie. Ces strates sont bien sûr définies dans le temps, mais ne se suivent pas chronologiquement. Au contraire, elles se recouvrent partiellement. Il s'agit de la psychologie comme science naturelle, de la psychologie comme science de la subjectivité, et de la psychologie comme science des réactions et du comportement.

La période de la psychologie comme science naturelle est celle qui est la moins problématique. Elle est clairement liée à la conception cosmologique prémoderne (en termes de tout cyclique) ainsi qu'à la place dévolue à l'âme. En effet, la psychologie des grecs par exemple est en collusion totale avec leur philosophie, à l'intérieur de laquelle l'âme est un être naturel. Il n'y a donc pas de problème à l'étudier comme tel, que ce soit en métaphysique, en physique ou en logique. Comme le dit Canguilhem, « la science de l'âme est une province de la physiologie ». Et cette tradition (c'est pourquoi le terme de période n'est pas totalement exact) se poursuivra jusqu'à Gall, père de la phrénologie, ainsi que jusqu'à la neurophysiologie actuelle. Si l'on pousse la réflexion jusqu'au bout, il est alors nécessaire de s'interroger sur la place de cette strate à l'intérieur d'une conception du monde qui n'est plus celle des Anciens où chaque chose a sa place et son *telos*.

Avec le déclin de la physique aristotélicienne, apparaît la psychologie comme science de la subjectivité. Un facteur qui n'est pas de la moindre importance est la séparation généralement attribuée à Descartes entre le sujet et l'objet. En effet, le premier va être considéré comme objet d'étude en tant que tel, aussi et surtout parce que, à cette époque (17^e siècle), se développent des sciences qui permettent des mesures plus fines de la réalité, et mettent en cause les perceptions que nous en avons par l'intermédiaire de nos sens (on peut par exemple

⁴ Méthode expérimentale qu'il critique d'ailleurs à un autre endroit (Canguilhem, 2003) pour son incapacité à comprendre le caractère relationnel d'une pathologie, dans la mesure où sa méthode d'observation suppose un changement complet du milieu dans lequel évolue le corps étudié.

se référer à ladite révolution copernicienne). Ainsi apparaît la thématique de l'illusion. Dans cette optique, l'illusion signifie que quelque chose existe entre la réalité telle qu'elle est, et la manière dont nous la percevons, et c'est alors que « la responsabilité propre de l'esprit » se trouve être engagée. Dans un premier temps, ces illusions sont vues uniquement comme des handicaps, comme une culpabilité de l'esprit, et la psychologie se constitue comme une science de sa disculpation, en expliquant le caractère nécessaire des tromperies qu'il nous inflige. C'est de la sorte que se constitue, à l'intérieur de la psychologie comme science de la subjectivité, une sous-branche que Canguilhem nomme « physique du sens externe », sous-branche qu'il a beaucoup étudié suite à son intérêt d'ailleurs pour la formation du concept de réflexe. Cette approche fort déterministe, qui cherche dans la structure du corps les résidus irréels et irrationnels de l'expérience se poursuivra jusqu'à Fechner et Wundt.

Deuxième sous-branche de la science de la subjectivité : la « science du sens interne ». Celle-ci s'est constituée en tant que critique épistémologique de la physique du sens externe, et avance pour ce faire l'argument anticartésien selon laquelle l'esprit, l'intérieur ne peut se connaître lui-même. Kant, par exemple, se situe dans cette lignée en affirmant qu'il ne saurait y avoir de science du moi, puisque le moi est la condition transcendantale de toute science. Selon lui, ainsi que le rappelle Canguilhem (1958), nous ne pouvons ni sur autrui, ni sur nous-mêmes nous livrer à des expériences, parce que l'observation interne altère son objet, dès lors « vouloir se surprendre soi-même dans l'observation de soi conduirait à l'aliénation ». La psychologie ne peut donc ici qu'être descriptive, quasiment anthropologique.

Dernière sous-branche de la psychologie comme science de la subjectivité, la « science du sens intime ». Elle s'origine pour Canguilhem dans la pensée de Maine de Biran, psychologue romantique, qui découvre que c'est en complexifiant le fait psychique qu'on arrive à mieux le comprendre. Cette complexification prend la forme d'une mise en relation : le phénomène psychique est toujours déjà un rapport, et ce rapport est toujours vécu dans un effort. Il en conclut donc que la conscience requiert le conflit d'un pouvoir et d'une résistance (on perçoit alors déjà la lignée qui va de Pinel, Esquirol, Charcot, Janet, Mercier à Freud), et que l'homme n'est pas une intelligence servie par des organes, mais une organisation vivante servie par une intelligence, ce qui lui fait dire que la psychologie n'a pas de raison d'être si elle n'est pas couplée à la biologie. La conception des rapports entre physique et psychique dépend chez Maine de Biran aussi d'une certaine philosophie. Petit à petit, avec notamment le travail à la Salpêtrière, on va assister à un renversement de la conception de ces rapports, qui vont passer de somato-psychique à psycho-somatique, le premier terme prenant l'ascendant sur le second. De même, le psychisme va être de moins en moins identifié à la conscience comme c'était le cas chez Descartes, mais de plus en plus mis en rapport avec l'inconscient : le psychisme devient ce qui se cache, et la psychologie devient la science des profondeurs de l'âme. La psychanalyse, forme typique, sera le modèle de cette science qui possède un objet suffisamment différencié de celui de la biologie.

Enfin, dernière branche de la psychologie : la psychologie comme sciences des réactions et du comportement. Paradoxalement, Canguilhem montre que cette nouvelle psychologie qui se constitue au 19^e siècle remonte également au même Maine de Biran, qui avait rendu inséparable étude psychologique et biologique⁵. C'est ainsi qu'apparaît ce que Canguilhem appelle une « biologie du comportement humain ». Visiblement, Canguilhem n'explique pas

⁵ Cette idée est portée actuellement par de nombreux auteurs voulant s'inscrire en faux par rapport à la pilierisation du champ psychologique. Voir par exemple B. Cyrulnik (2006) et sa « biologie de l'attachement », ou encore l'ouvrage à succès de D. Servan-Schreiber (2003). Tous deux appellent en renforts les vieux rêves de Freud et de Piaget de voir se constituer une psychanalyse ou une psychologie à base purement biologique.

et ne s'explique pas l'apparition de cette nouvelle science de la même manière que les autres. En effet, en ce qui concernait la psychologie comme science naturelle et comme science de la subjectivité, Canguilhem en avait décrit la genèse moins en termes de déterminismes externes (changement du contexte) qu'en terme d'évolution endogène du monde de la pensée (d'où le lien entre psychologie et philosophie). Dans ce cas-ci, Canguilhem renverse la vapeur et, s'il mentionne l'avènement d'une théorie générale des relations entre les organismes et milieux, il insiste plus particulièrement sur des raisons d'ordre techniques et économiques : développement d'un régime industriel « orientant l'attention vers le caractère industriel de l'espèce humaine, et qui marque la fin de la croyance en la dignité de la pensée spéculative » (1958 : 376), et sur des raisons d'ordre politique, notamment l'avènement d'une démocratie égalitariste, avec comme corollaire la pratique généralisée de l'expertise, « comme détermination de la compétence » faisant directement écho à la méritocratie.

Et pour cause, l'insistance sur ces déterminations externes n'est pas innocente. Ce qui caractérise pour Canguilhem la psychologie des comportements par rapport aux autres précédemment évoquées, « c'est son incapacité constitutionnelle à saisir et à exhiber dans la clarté son projet instaurateur » (1958 : 376). Il s'agirait de la première science psychologique à refuser tout rapport avec une théorie philosophique. « En acceptant de devenir, sur le patron de la biologie, une science objective des aptitudes, des réactions et du comportement, cette psychologie et ces psychologues oublient totalement de situer leur comportement spécifique par rapport aux circonstances historiques et aux milieux sociaux dans lesquels ils sont amenés à proposer leurs méthodes ou techniques et à faire accepter leurs services » (1958 : 377). Cette psychologie perd tout crédit aux yeux du Canguilhem de 1958 parce qu'au lieu de se constituer en alternative visionnaire aux sciences du vivant comme le concevait le Canguilhem de 1943, elle importe l'*ethos* issu de la biologie et baigne dans un rêve d'objectivité, croyant que l'instrument avec lequel elle analyse les comportements est lui-même totalement extérieur à l'objet qu'elle analyse. C'est se fourvoyer gravement, dans la mesure où le rapport à la norme qui sous-tend la pratique ne peut être uniquement affaire de statistique. Il pose aussi la question du modèle de la vie bonne (ou plus particulièrement de la santé en fonction duquel on exerce cette pratique).

Canguilhem se met alors en quête de la conception de la norme sous-jacente à la pratique de la biologie du comportement. C'est l'idée d'utilité qui joue ce rôle d'agenceur des pratiques et conceptions. « L'idée d'utilité, comme principe d'une psychologie, tenait à la prise de conscience philosophique de la nature humaine comme puissance d'artifice (Hume, Burke), plus prosaïquement à la définition de l'homme comme fabricant d'outils (les Encyclopédistes, Adam Smith, Franklin). Mais le principe de la psychologie biologique du comportement ne paraît pas s'être dégagé, de la même façon, d'une prise de conscience philosophique explicite, sans doute parce qu'il ne peut être mis en œuvre qu'à la condition de rester informulé. Ce principe, c'est la définition de l'homme lui-même comme outil. » (1958 : 377). Une certaine anthropologie n'est donc pas moins présente ici qu'ailleurs. Mais le fait qu'elle doive rester informulée change la donne. En se constituant comme « condition indiscutée de la discussion » (Bourdieu, 1997), elle organise d'une part un glissement de l'utilitarisme à l'instrumentalisme, où l'homme n'est plus juge de l'utilité, puisqu'il n'est pas question de l'utilité *pour* l'homme, mais de l'utilité *de* l'homme. C'est bien le mot d'outil qui caractérise l'image que se fait cette psychologie de l'objet qu'elle étudie : l'homme est un instrument devant être mis à la tâche (cf. entre autres les lois de l'adaptation et de l'apprentissage, mesures et détection des aptitudes, conditions du rendement et de la productivité, etc.). Si l'on pousse le raisonnement jusqu'au bout, on voit que d'autre part, elle permet à ses tenants d'argumenter que justement, ils ne sont *pas* liés par une anthropologie particulière comme

l'étaient les autres strates de la psychologie et de se parer ainsi des oripeaux de l'objectivité. Or cette anthropologie existe, et n'est pas reluisante : « dans les autres types de psychologie, l'âme ou le sujet, forme naturelle ou conscience d'intériorité, est le principe qu'on se donne pour justifier en valeur une certaine idée de l'homme en rapport avec la vérité des choses. Mais pour une psychologie où le mot âme fait fuir et le mot conscience, rire, la vérité de l'homme est donnée dans le fait qu'il n'y a plus d'idée de l'homme, en tant que valeur différente de celle d'un outil. » (1958 : 378). Cette vision de l'homme (évidemment caricaturée ici) est celle de l'homme positiviste épurée des dimensions qui gênent la marche triomphant de la science du mesurable, de l'homme perçu comme rationnel, agissant selon un plan (rapport moyens-fin), de l'homme qui se tient de l'intérieur (Martuccelli, 2002) auto-inauguré, voué à l'indépendance, capable de totalement se raconter et se ressaisir, de l'homme non soumis à des dimensions de lui-même et du contexte qu'il ne maîtrise pas (il n'aurait par exemple pas d'inconscient dans cette anthropologie, comme le montre Butler (2007)). C'est donc la figure de l'individu moderne arrogant, sûr de lui, avec un fantasme de maîtrise totale dont il ne s'est pas départi, qui est proposé comme *norme* en filigrane par cette biologie du comportement humain, et ce encore une fois avec d'autant plus de force qu'elle se renie comme norme. C'est donc à partir de cette norme transversale (à l'encontre du particularisme situationnel que voudrait promouvoir Canguilhem) que sont produits dans la pratique psychologique les symptômes, comme constats de manquements ou d'insuffisance par rapport à ce qui est jugé – mais non dit – comme normal et bon.

Les théories présentées précédemment étaient toutes insérées dans une anthropologie, et se présentaient à la fois comme une théorie de l'habileté (les moyens), et une théorie de la sagesse (la fin, le bon, le bien). Cette biologie du comportement est au contraire une science qui nie tout rapport à une philosophie, en même temps qu'elle refuse toute référence à la sagesse. Il serait donc extrêmement dommageable de fusionner l'ensemble des approches psychologiques, incommensurables par le degré avec lequel elles ont ou non pris conscience de leur lien avec une anthropologie, sous la bannière d'une théorie générale du comportement.

3. La psychanalyse en regard

Avant de tenter de comprendre ce qui, dans le raisonnement de Canguilhem avait pu organiser cette ambivalence, un temps d'arrêt nous paraissait nécessaire sur d'autres critiques auxquelles le discours de Canguilhem fait écho, en préfigurant certains des débats très contemporains sur le sujet (cf. dernièrement les discussions occasionnées par *Le livre noir de la psychanalyse* (2005)). Cette critique n'a cependant pas été adressée qu'à la psychologie comportementale, mais aussi entre autres à la psychanalyse. Il n'est pas question non plus d'effectuer une critique « bête et méchante » de la psychanalyse en termes d'*Impostures intellectuelles*, de non falsifiabilité, ou de troubles psychiques graves de son fondateur, mais bien plutôt, par une investigation plus fine, tenter de comprendre ce qui a pu donner de l'eau au moulin de ces critiques⁶. Il est difficilement contestable qu'à l'encontre de la psychologie des comportements, la psychanalyse possède des textes fondateurs écrits par ses grands maîtres qui ont une consonance plus anthropologico-philosophique. Comme le dit Canguilhem (1958 : 366-367), même si « parmi les projets restaurateurs de certains types

⁶ Et c'est sans doute dans cette direction qu'il faudra chercher une réponse à la question de Roudinesco (2005a) : *Pourquoi tant de haine ?* Comme on le verra, c'est peut-être aussi parce que la psychanalyse n'accepte pas de discuter à propos de ses propres bases (parce qu'elle ne le peut pas), qu'elle peut être l'objet d'invectives de ce genre.

antérieurs de psychologie, certains peuvent passer pour des contresens philosophiques », c'est par le fait de refuser tout rapport à la philosophie que la psychologie des comportements se distingue. A priori, le cas de la psychanalyse semble être au plus loin.

En effet, quand bien même effectivement certains textes de Freud ont été critiqués (par exemple « Analyse du Moi et psychologie des masses ») pour leur naïveté, et l'inconséquence avec laquelle ils transposaient des notions de psychanalyse pour analyser le social, il reste que des ouvrages tels que *Malaise dans la civilisation*, paru en 1929, aussi discutables eux-mêmes qu'ils soient, ne sont pas inintéressants de l'assise philosophique qu'ils procurent. C'est du moins, et on ne peut pas l'enlever à la psychanalyse, un moment de l'histoire de son corpus de textes où la question de sens, du bon, du bien, du pourquoi se pose avec le plus d'acuité. Freud y ouvre la boîte de Pandore de la problématique du but de la vie, et du rôle que possède la civilisation à cet égard. En deux mots, la vie serait déterminée par le principe de plaisir, c'est-à-dire notre recherche du bonheur, et le monde, extérieur comme intérieur, « chercherait à lui quereller son programme » (1973 : 20). Le programme imposé par le principe de plaisir étant constitutivement intenable, la plupart de nos stratégies consistent à rabaisser ses prétentions tout en essayant de satisfaire ces dernières. Freud examine alors le rôle paradoxal de la civilisation, à la fois comme habilitation (nous maîtrisons la nature), mais aussi comme contrainte immense (cela ne nous rend pas plus heureux, et nous préférierions finalement retourner dans l'état de nature). En effet, le prix imposé par la civilisation est énorme dans la mesure où celle-ci repose « sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives » (1973 : 47). Finalement, « l'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur contre une part de sécurité » (1973 : 69). C'est ainsi que la névrose, principale pathologie analysée par Freud, trouve sa place dans un système global de représentation du monde : elle est « l'issue d'un combat entre l'intérêt voyait à la conservation de soi-même et les exigences de la libido, combat dont le moi sorte victorieux, mais au prix de vives souffrances et de renoncements » (1973 : 72). A la différence de la psychologie des comportements, on perçoit donc que l'anthropologie est ici explicite : Freud revendique le caractère intrinsèquement divisé de l'homme, la recherche du sens qui lui est inhérente, et l'ambivalence inexpugnable de la culture et de la civilisation. De cet encastrement, il n'y a aucun doute.

Mais d'autres auteurs ont également effectué un travail minutieux d'historien pour montrer que la psychanalyse elle aussi, possédait son point aveugle en ceci qu'elle avait tendance à réifier ce qu'elle avait découvert, ce qui est une des critiques basiques généralement formulées par l'épistémologie des sciences. Le premier, et non des moindres est bien sûr Michel Foucault, qui, dans son *Histoire de la Folie à l'âge classique*, nous montre le cadrage assez péremptoire qu'effectue la doctrine psychanalytique, quant à la folie.

« Toute l'existence de la folie, dans le monde qu'on lui prépare maintenant se trouve enveloppée dans ce que l'on pourrait appeler par anticipation un "complexe parental". Les prestiges du patriarcat revivent autour d'elle dans la famille bourgeoise. C'est cette sédimentation historique que la psychanalyse, plus tard, remettra à jour, en lui prêtant par un nouveau mythe le sens d'un destin qui sillonnerait toute la culture occidentale et peut-être toute civilisation, alors qu'elle a été lentement déposée par elle, et qu'elle ne s'est solidifiée que tout récemment, dans cette fin de siècle où la folie s'est trouvée deux fois aliénée dans la famille – par le mythe d'une désaliénation dans la pureté patriarcale et par une situation réellement aliénante dans un asile constitué sur le mode familial. Désormais, et pour un temps dont il n'est pas encore possible de fixer le terme, les discours de la déraison seront indissociablement liés à la dialectique mi-réelle, mi-imaginaire de la Famille. Et là où, dans leur violence, il fallait lire profanations et blasphèmes, il faudra déchiffrer désormais l'attentat incessant contre le Père. » (2001 : 588-589).

Le malaise causé par ce cadrage redouble d'intensité lorsque d'autres mettent en avant l'incapacité constitutive de la psychanalyse à mettre au jour les propres bases sur lesquelles elle s'est construite, critique qui fait écho aux griefs de Canguilhem. C'est ainsi que Robert Castel s'attaque violemment à la prétendue virginité des concepts issus de la psychanalyse en proposant au contraire de la traiter comme « *n'importe quelle idéologie*, c'est-à-dire comme une production pratico-théorique parmi d'autres, qui a en commun avec toutes les autres de dissimuler à travers ce qu'elle dit manifestement une part essentielle de ce qu'elle signifie objectivement. » (1969 : 135). Le discours idéologique repose sur la méconnaissance des déterminismes sociaux qui font qu'il peut être tenu, c'est ce qui amène Castel à parler d'un « inconscient social de la psychanalyse », qui ne se limite pas simplement au contexte de création de la discipline, mais aussi à l'endogénéisation qu'elle peut faire de ce contexte en participant à la définition de la réalité. En clair, le paradigme psychanalytique, avec son modèle dynamique et conflictuel n'est pas tombé du ciel, et s'il n'est pas mis en question, le risque est grand que la psychanalyse « propose donc à partir de la *vérité* de sa pratique théorique un modèle *général* d'interprétation et de résolution des conflits qui se prête *immédiatement* à l'universalisation hors du champ des opérations qui le vérifient. » (1969 : 135).

Mais c'est sans doute de Gauchet et Swain (1980) que proviennent les attaques les plus pertinentes, parce que fondées sur un long travail d'analyse de généalogie des idées, dans *La pratique de l'esprit humain*. Les deux auteurs montrent là combien fut important l'avènement d'une nouvelle compréhension de la folie, et n'hésitent pas à en parler en terme de « révolution anthropologique ». Selon eux, il est nécessaire de retourner au-delà de la prétendue rupture initiée par Freud pour voir jusqu'où la conception psychanalytique de l'homme divisé plonge ses racines.

« La déraison dans l'homme : voilà ce au travers de quoi, à l'aube de ce siècle, la représentation de notre rapport intime à nous-mêmes a basculé. L'homme lu à la lumière de la folie : ainsi se résume la teneur de l'opération révolutionnaire d'où sortent ces singuliers concepts – dont celui d'inconscient fournit le plus parfait exemple – condensant la rupture d'identité qui nous porte et qui nous hante. Concepts à la fois chargés d'une pertinence descriptive indéniable, symboliquement forts de par l'indication de la césure radicale qu'ils comportent, et fonctionnant néanmoins comme autant de culs-de-sac intellectuels, attestés par des décennies d'orthodoxie obtuse et de piétinements stériles. Car c'est là l'inévitable constat qui relance l'enquête en généalogie : autant il est sûr que la révolution dans l'idée de l'homme sur laquelle nous vivons a son foyer majeur dans l'œuvre freudienne, autant il nous paraît acquis que celle-ci non seulement ne nous fournit pas le langage adéquat pour la ressaisir et la mesurer, mais encore constitue un écran formidable qui, selon la formule consacrée, cache au moins autant que ce qu'il révèle. » (1980 : 11-12).

L'intérêt de ces réflexions est de montrer que le critère institué par Canguilhem d'un rapport de la théorie et de la pratique de l'humain avec une philosophie ne suffit pas. Encore faut-il qu'elle accepte de se mettre en rapport avec l'histoire, avec l'histoire des définitions de l'humain et avec sa propre histoire, c'est-à-dire finalement de se comprendre comme socialement et temporellement située. « Tissée du déni de l'histoire qui l'a produite en même temps qu'en rassemblant les résultats, agencée au plus profond de manière à couper au lecteur la route de ses propres origines en même temps qu'amenant au jour leur clé rétrospective, la construction freudienne reste le prototype à ce jour indépassable de cette création inouïe des temps modernes, la machine perverse à susciter du disciple et à l'enfermer dans une répétition irrémédiable – parée de toutes les grâces du bel esprit, sublime dans la variation précieuse sur

le thème du ‘‘retour à Freud’’, ou sinistre d’indigence scolaire, c’est sans importance aucune. » (1980 : 13).

Sans être obligé d’accorder une quelconque crédibilité à l’épopée de l’altérité dessinée par Gauchet, on se rend bien compte que la critique émise par Canguilhem à l’encontre de la psychologie comportementale est au moins en partie également fondée en ce qui concerne la psychanalyse. La reconnaissance explicite d’une vision de l’homme ne protège pas à elle seule contre la tentation totalitaire d’écrire l’histoire sans accepter qu’on en soit soi-même un produit.

4. Tentative d’explication de l’ambivalence de Canguilhem

Revenons-en au rôle que Canguilhem fait jouer à la psychologie, dont on comprend maintenant qu’il n’y inclut pas spécialement la psychanalyse. On entrevoit assez clairement que le retournement est ici complet : de la conception d’une science psychologique comme ayant une longueur d’avance en ce qui concerne l’épistémologie de ses réflexions et de sa pratique, on passe à une psychologie naïve, bornée, voire même dangereuse, incapable de percevoir ses tenants et aboutissants. Roudinesco (2005b) propose l’idée selon laquelle, pour Canguilhem, la psychologie serait toujours du « réchauffé » de quelque chose qui se serait déjà fait avant, et c’est par défaut qu’elle s’est constitué comme science de comportement, après que la psychanalyse se soit révélée être la plus efficace comme science du sens intime. Ainsi, Canguilhem s’oppose au projet porté par Lagache d’unification de la psychologie sous la bannière de la théorie générale du comportement, occasionnant la perte de ses quartiers de noblesse dans une vulgate dont le programme est l’instrumentalisation de l’être humain. Roudinesco souligne également le destin étrange qu’a connu cette conception canguilhemienne, récupérée par le marxisme althussérien et incorporée à sa science de la révolution, visant à s’opposer à tout ordre établi. Canguilhem continuera sur sa lancée, en utilisant à l’égard de la psychologie le terme de « barbarie des temps modernes », désirant critiquer par là le cognitivisme étroit, et l’idée, provenant de Gall et Galien, que l’on pouvait calquer des images mentales sur des états cérébraux.

Il nous faut maintenant réfléchir au pourquoi de ce retournement d’attitude par rapport à la psychologie, puisque l’ambivalence annoncée au début est maintenant confirmée. On synthétisera ici les raisons supposées de son origine, en faisant l’hypothèse que la reconsidération du statut de la psychologie est fondamentalement due à une nouvelle problématisation de la notion de milieu. Relevons donc éléments autour desquels l’ambivalence de Canguilhem peut s’organiser :

1. la psychologie, dans son versant herméneutique du moins, comme science idéal-typique du rapport sain à la norme descriptive et normative, c'est-à-dire la discipline qu’il peut utiliser pour appuyer ses thèses (cf. plus haut) ;
2. l’irréductibilité du fait psychique telle qu’il la conçoit ;
3. l’adjonction de la normativité sociale issue de discussions et lectures de Foucault à côté de la normativité biologique.

1. En ce qui concerne le premier point, nous l’avons évoqué dès le début. Pour Canguilhem en 1943, la psychologie était la science qui ne pouvait pas ne pas se questionner quant au rapport entre normal et pathologique, qui mettait le mieux en exergue le fait que la norme dans ce cas comprenait à la fois une part d’empirie certaine (en ce sens elle est individuelle), mais qu’elle

reflétait également la norme d'un milieu avec lequel chacun était en relation et avec lequel il fallait s'adapter. Notons que Canguilhem est aussi favorable à la psychanalyse pour un deuxième point qui corrobore ses thèses, à savoir l'idée développée par Freud qu'il est impossible de revenir à l'antérieur d'une pathologie. Mais comme nous l'avons vu, Canguilhem dû déchanter à cet égard, voyant que la science psychologique elle-même était susceptible d'aveuglement quant à ses propres préceptes, et donc quant à l'origine de la définition des outils et normes qu'elle utilise.

2. Canguilhem, malgré cette réserve quant aux possibilités de dérives inhérentes à la science psychologique, reconnaît l'irréductibilité du fait psychique dans toutes les thérapeutiques. C'est d'ailleurs cet argument qu'il va utiliser plus tard (1978 : « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? ») pour que soit interdit de « concevoir une rapport du médecin au malade comme celui d'un technicien compétent à un mécanisme dérangé » (2002 : 85). La guérison comporte inexorablement un élément de subjectivité : parfois le patient se considère comme guéri alors que le médecin ne le fait pas, et parfois c'est l'inverse. De même, autre élément intéressant : la technique du placebo, qui met à mal l'attribution inconditionnelle de la guérison à la thérapeutique prescrite. A nouveau ici, Canguilhem s'en remet aux psychanalystes qui, parmi les premiers ont pris en compte cet aspect des choses. En effet, ils ont assimilé le fait que la manière dont le traitement était fourni valait autant que le traitement lui-même. De plus, « dans l'optique de la psychanalyse la guérison devenait le signe d'une capacité retrouvée par le patient d'en finir lui-même avec ses difficultés. » (2002 : 72). Ceci, encore une fois, corrobore les thèses de Canguilhem sur deux points : premièrement quant à ce qu'est la santé (capacité à se relever), et deuxièmement quant à l'importance de la relation intersubjective entre le médecin et le patient, qui met un sérieux bémol au raisonnement causal. « Ce rapport était tenu, à l'âge positiviste de la médecine, pour un résidu archaïque de magie ou de fétichisme. La réactualisation de ce rapport doit être mise au compte de la psychanalyse[...] » (2002 : 86).

3. Enfin, et cette hypothèse possède peut-être un caractère plus spéculatif, il nous semble que Canguilhem ait nuancé (ou radicalisé) sa conception de la psychologie suite à la reprise à nouveaux frais de la problématique du « milieu ». On sait que l'épistémologue a progressivement joint à son raisonnement l'idée d'une normativité sociale, notamment suite aux premiers contacts avec Foucault⁷. Ceci qui l'aurait amené à intégrer dans son analyse un potentiel subversif de cette normativité sociale qu'il aurait sous-estimé, s'étant jusque là braqué sur les normes de la vie.

C'est en effet une chose que d'affirmer qu'il y a des normes même dans le pathologique, dans l'anormal et qu' « il n'y a donc de science de la pathologie que parce que la vie elle-même introduit dans la conscience humaine les catégories de la vie et de la santé. »⁸. On conçoit effectivement ainsi, au bord d'une conception vitaliste, que c'est « la vie » qui origine en elle les normes. La médecine est alors le résultat de toutes les sciences qui sont au service des normes de la vie. Mais ce qui a pris de plus en plus de place dans le raisonnement de Canguilhem, c'est la normativité sociale, qui ne répond pas aux mêmes logiques. C'est une hypothèse que Roudinesco formule également. Selon elle, « dans la période 63-66, Canguilhem reprit à son compte la substitution foucaldienne d'une normativité sociale à la normativité biologique » (2005b : 46). C'est peut être dans cette optique qu'il faut principalement comprendre le retournement de la conception de Canguilhem : la psychologie

⁷ En effet, ce dernier soutient sa thèse en 1961 sous la direction de G. Canguilhem, et le texte « qu'est-ce que la psychologie ? » est publié pour la première fois en 1958.

elle aussi peut être dangereuse parce qu’aveugle aux normes sociales, auxquelles l’adaptation ne possède pas les mêmes conséquences que dans le cas des normes vitales. « On doit reconnaître que le psychologue contemporain est, le plus souvent, un praticien professionnel dont la “science” est tout entière inspirée par la recherche de « loi » de l’adaptation à un milieu socio-technique – *et non pas à un milieu naturel* - ce qui confère toujours à ces opérations des “mesures” une signification d’appréciation et une portée d’expertise » (1958 : 379, je souligne). On retrouve ici tout à fait les conceptions que Foucault développera plus tard, notamment concernant la manière dont la folie était construite/comprise en psychiatrie. C’est donc la prise en compte de cette genèse sociale de la psychologie elle-même qui va pousser Canguilhem à la mettre en question. En ce sens, l’objectivisme psychologique est au moins aussi dangereux que l’objectivisme médical.

Les thèses de Canguilhem s’accommoderont de mieux en mieux de celles de Foucault, à tel point qu’il en vienne à parler en 1978 cette fois d’ « une substitution progressive dans la pensée médicale d’un idéal social de prévention des maladies à l’idéal personnel de guérison des malades. », et plus loin du fait que « l’image du médecin habile et attentif dont les malades attendent leur guérison est peu à peu occultée par celle d’un agent exécutant des consignes d’un appareil d’État, chargé de veiller au respect du droit à la santé que revendique chaque citoyen, en réplique au devoir que la collectivité déclarée assumait on vient de tous » (2002 : 78-79). Par l’introduction de l’antibiotique, le concept même de guérison s’est vu transformé via l’estimation statistique qui tente de donner une mesure objective et totalisante de sa réalité⁹. Finalement Canguilhem en viendra à critiquer l’appareil médical en ce qu’il n’autorise plus le patient à considérer la santé comme la vie dans le silence dans ses organes : « en substituant l’analyse objective de ses conditions de possibilités au tout, vécu par le sujet vivant, de son pouvoir de “faire face à”, on substitue une langue à un mode d’expression auquel on refuse la dignité de langue. Le médecin n’est pas loin de penser que ça science est une langue bien faite, alors que le patient s’exprime en jargon. » (2002 : 82). On n’est finalement pas très loin de thèses de perversion du monde vécu par le système, où la norme sociale est perçue comme l’instance qui au final fera disparaître la norme individuelle – norme de la vie : « c’est donc que santé guérison relève d’un autre genre de discours que celui dont on apprend le vocabulaire et la syntaxe dans les traités de médecine et dans les conférences de clinique » (2002 : 83), et il est selon lui urgent de remettre à sa place le rapport entre patient et médecin au centre du débat, face à la prolifération des « machines à guérir » (terme qu’il reprend d’ailleurs à Foucault).

Il est une compréhension de ses développements que Canguilhem n’a pu empêcher, même s’il l’a vertement critiquée : il s’agit du constructivisme radical qui prit appui sur l’idée d’une normativité sociale qui marche à rebours de la normativité « vitale ». On l’a déjà souligné, les thèses de Canguilhem ont alimenté la mouvance s’étant organisée autour d’Althusser en tant que résistance à tout ordre établi, qui visait à stigmatiser sans discrimination toute normativité sociale. Dans le domaine de la santé mentale comme physiologique, c’est bien évidemment les courant de l’antipsychiatrie et de l’antimédecine qui furent à la pointe de cette conception, relayée encore à l’heure actuelle par certains tenants de l’ethnopsychiatrie¹⁰. En effet, le courant antipsychiatrique s’est développé non seulement suite aux impulsions données notamment par T. Szasz, mais aussi dans le monde francophone par une interprétation binaire particulière de *L’histoire de la folie à l’âge classique*, de M. Foucault où, pour le dire trop

⁹ Un on pourrait d’ailleurs reprendre le raisonnement en ce qui concerne les antidépresseurs du point de vue de la santé mentale, thèmes développés par Alain Ehrenberg (*La fatigue d’être soi*, 1998.)

¹⁰ Voir par exemple Tobie Nathan. Cf. à ce sujet la critique de Narot, 1990.

rapidement, l'auteur nous montre comment une culture, à savoir celle de la raison, se constitue elle-même en créant un espace extérieur à elle, à savoir celui de la folie.

Canguilhem se montre conscient du danger que cette approche comporte, si elle en vient à adopter une posture constructiviste radicale, pour laquelle, dit sans finesse « tout est dans la tête », et qui, du coup, développe l'idée « d'une conversion souhaitable et possible du malade en son propre médecin » (2002 : 94-95). Canguilhem n'est pas moins dur à l'égard des praticiens de cette tendance : « les arguments invoqués sont parfois si creux, si vaniteusement péremptoirs qu'on en viendrait presque à regretter l'effacement progressif de cette espèce de médecin dont Goldstein a dit qu'ils avaient des habitudes de penser propre aux sciences physiques. » (2002 : 95). La question est donc posée pour lui de savoir s'il eut mieux valu que nous eussions à faire à un psychologisme ou à un physiologisme... S'il s'accorde sur l'idée que le fait psychique était irréductible, Canguilhem souligne le danger inhérent du constructivisme radical où il prendrait une place qui ne devrait pas lui être dévolue, obligeant à ramener tout à une normativité sociale malfaisante : « une campagne systématique de démedicalisation de la santé est-elle assurée de ne pas obtenir le résultat inverse de son objectif ? En promettant un meilleur usage individuel, de meilleures conditions collectives de santé, à l'image d'une répartition plus équitable des richesses, est-on sûr de ne pas susciter une maladie obsessionnelle de la santé ? » (2002 : 97).

En effet, selon lui, et cette parole est pleine d'actualité, cette médecine sauvage, à la dimension psychologique hypertrophiée en viendrait à laisser croire au sujet que la médecine permet ce qui est dans sa conception est ontologiquement impossible, puisque cela tient à la manière dont les normes du vivant fonctionnent, à savoir le retour à un « avant » de la pathologie. Finalement, Canguilhem regrette de manière assez pessimiste que la pédagogie de la guérison, au lieu d'apprendre au patient à vivre avec le fait qu'il n'aura plus tout, ou du moins plus comme avant, l'entretienne dans une sorte de fantasme de toute-puissance. « Apprendre à guérir, c'est apprendre à connaître la contradiction entre l'espoir d'un jour et l'échec, à la fin. Sans dire non à l'espoir d'un jour. Intelligence ou simplicité ? » (Canguilhem, 2002 : 99).

C'est donc sans doute par cette ambivalence constitutive de sa pensée en ce qui concerne les normes issues du social et les normes issues du vivant, et dans les liens qu'elle tisse entre les deux que l'actualité de la pensée de Canguilhem se montre flagrante. C'est en cela aussi qu'il peut se faire sociologue et anthropologue, tout en tirant des fils vers des disciplines qui feraient bien d'admettre qu'elles sont sous-tendues par des idées de ce qu'est l'humain. Dans cette mesure, elles ne peuvent se dire totalement indépendant du monde social dans lequel elles évoluent et de ses normes (c'est ce que peuvent leur apporter des disciplines qui réfléchissent sur le sens, et ne se présentent pas uniquement comme des théories de l'efficacité), mais à l'inverse, les sciences du social feraient bien à leur tour de ne pas oublier d'une part qu'elles-mêmes sont aussi issues d'un monde social (c'était par exemple le cas de la psychanalyse, mais on peut imaginer réfléchir à la construction du constructivisme...) et qu'elles ne peuvent donc se targuer d'aucun privilège par rapport à cela. D'autre part, rabattre la totalité des déterminants de la genèse des idées et des faits sur le monde social (les maladies n'existent que parce que nous les créons comme telles) est une erreur grave. Admettre que des pathologies peuvent naître d'une « inadaptation » au milieu social – la névrose en est un cas

idéal-typique – n'est pas pour autant s'obliger à raconter une étiologie qui ne prendrait en compte que le pouvoir de l'humain et du social de créer des règles qui peuvent travailler à rebours des normes de la vie. Admettons cependant que la frontière peut sembler parfois bien fragile, et qu'il s'en faut de peu pour tomber soit dans un constructivisme radical, soit dans un objectivisme naïf. C'est en équilibriste entre le marteau et l'enclume que le penseur du social comme celui du vivant se devrait d'évoluer.

Bibliographie

- BOURDIEU, P., 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BUTLER, J., 2007, *Le récit de soi*, Paris, PUF.
- CANGUILHEM, G., 2003, « L'expérimentation en biologie animale » (1952), *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin.
- CANGUILHEM, G., 1968 « Qu'est-ce que la psychologie ? » (1958), *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin.
- CANGUILHEM, G., 2002, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible » (1978), *Ecrits sur la médecine*, Paris, Seuil.
- CANGUILHEM, G., 2005 *Le normal et le pathologique* (1943), Paris, PUF.
- CARTUYVELS, Y., 2005, « "Le livre noir de la psychanalyse" : guerre des psy ou enjeu de société ? », *La libre Belgique*, septembre 2005.
- CASTEL, R., 1969 « L'inconscient social de la psychanalyse », *Topiques*, n°1.
- CYRULNIK, B., 2006, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob.
- ERHENBERG, A., 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- ERHENBERG, A., 1998, *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- FOUCAULT, M., 2001 *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), Paris, Gallimard.
- GAUCHET, M. SWAIN, G., 1980, *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard.
- GAUCHET, M., 2003 *La condition historique*, Paris, Stock.
- LAGACHE, D., 2004, *L'unité de la psychologie* (1949), Paris, PUF.
- MARTUCELLI, D., 2002, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard.
- MEYER, C. (dir.), 2005, *Le livre noir de la psychanalyse*, Paris, Les Arènes.
- NAROT, J.-F., 1990, « La thèse du narcissisme. De l'usage des concepts psychanalytiques dans le champ sociologique », *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990.
- ROUDINESCO, E., 2005a, *Pourquoi tant de haine? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*, Paris, Navarin.
- ROUDINESCO, E., 2005b, *Philosophes dans la tourmente*, Paris, Fayard.
- SENNETT, R., 2000, *Le travail sans qualités*, Paris, Albin Michel.
- SERVAN-SCHREIBER, D., 2003, *Guérir le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse*, Paris, R. Laffont.
- TAYLOR, C., 1994, *Le malaise de la modernité*, Paris, Cerf.
- TAYLOR, C., 1998, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil.

Nicolas Marquis
Unité ANSO
Place Montesquieu, 1
1348 Louvain-la-neuve
Belgique
marquis@anso.ucl.ac.be